

Hôtel, pierres de lune et spectacle

Christiane Lahaie, *Hôtel des brumes*, Québec, L'instant même, 2002, 114 p., 14,95 \$.

Rober Racine, *L'ombre de la terre*, Montréal, Boréal, 2002, 276 p., 22,95 \$.

Gaétan Soucy, *Music-Hall!*, Montréal, Boréal, 2002, 300 p., 27,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 109, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Hôtel, pierres de lune et spectacle / Christiane Lahaie, *Hôtel des brumes*, Québec, L'instant même, 2002, 114 p., 14,95 \$. / Rober Racine, *L'ombre de la terre*, Montréal, Boréal, 2002, 276 p., 22,95 \$. / Gaétan Soucy, *Music-Hall!*, Montréal, Boréal, 2002, 300 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 23–24.

Hôtel, pierres de lune et spectacle

Le savoir-vivre est un art mineur.

ROMAN | HUGUES CORRIVEAU

C'EST QUI ÉTONNE D'EMBLÉE EN OUVRANT LES portes de l'*Hôtel des brumes* où nous convie Christiane Lahaie, ce sont les références littéraires immédiates qui nous viennent à l'esprit.

ÎLE FLOTTANTE

D'abord, cette idée d'un hôtel flottant à la dérive évoque le *Splendid Hôtel* de Marie Redonnet, ou le paquebot d'Alessandro Baricco duquel jamais ne descendit Novocento ou encore, du même auteur, son *Océan mer* qui raconte les aléas de ceux et celles qui occupent un hôtel. En quelque sorte, ce qui me préoccupait un peu, il faut l'avouer, c'est de retrouver là trop d'influences dont on aurait peine à dépasser l'envahissante présence ; et puis non, la lecture de ce « roman par nouvelles », ainsi que le précise curieusement l'auteure, évacue bien vite ces arrière-pensées pour laisser intact un plaisir renouvelé devant l'évidence du talent, l'imagination et la richesse même du vocabulaire de cette auteure rare. C'est que Christiane Lahaie sait jouer avec une redoutable habileté d'une proximité frôlée entre le réalisme et le fantastique, ce dernier étant toujours sollicité au milieu d'un débordement d'images qui laissent croire que la métaphore littéraire tue les protagonistes bien plus efficacement que leur suicide consenti. Bref, ce qui nous est proposé n'est pas banal puisqu'on croirait ici que la mort même est tout au plus un vague emploi du temps.

Une presqu'île se détache du continent et transporte dans sa dérive un hôtel que des navettes desservent comme s'il s'agissait d'un paquebot d'où l'on peut partir, où l'on peut venir, l'existence même de ce phénomène faisant partie intrinsèque des mœurs de microcosme insolite. Et quel lieu plus merveilleux qu'un hôtel pour rassembler une faune curieuse et multiforme, quel lieu mieux rêvé que celui-là pour qu'un fantôme très discret traverse les couloirs, pour qu'un couple plein de haine et de passion s'entre-déchire, pour qu'on puisse confier à madame Agatha Horlescu, vieille bonne désœuvrée, la tâche d'animer les soirées, elle qui prendra l'initiative d'inviter des sirènes à donner un spectacle dans la piscine extérieure ! On joue au bridge, on se regarde vivre, on écoute les bruits de chambre en chambre, mais on est surtout obsédé par la mer qui permet à certains clients de s'y donner tranquillement la mort avec une si élégante discrétion que c'est à peine si on remarque leur disparition. Il y a bien çà et là quelques femmes trompées, quelques-unes trop timides pour déclarer un amour ancien, quelques couples mal assortis, mais il y a surtout une pénétrante analyse de



la finesse de l'âme humaine, avec juste ce qu'il faut de tristesse, sinon de mélancolie, pour que le livre de Christiane Lahaie soit une des belles découvertes des derniers mois. Ce livre décrit un lieu transitoire propice à un certain désœuvrement de la pensée et des passions, un lieu dérisoire qui promène sa nostalgie à travers sa propre dérive.

Beau travail que j'aurais, quant à moi, souhaité plus long, pour que le mot « roman » du genre proposé trouve mieux à s'épanouir, mais aussi parce que cet univers me séduit, comme si, entrant dans ces lieux un peu décomposés, j'y retrouvais moi-même une sorte d'ébahissement d'enfant, cet enfant qui aime se faire raconter des histoires, surtout quand elles sont à la fois subtiles et insolites. Décidément, cet *Hôtel des brumes* mérite qu'on en pousse la porte, qu'on en dissipe un peu l'obscurité. Surprise et ravissement garantis.

LUNE ILLUSOIRE

Voici que Rober Racine publie le deuxième volet de sa trilogie inaugurée par une pièce de théâtre dont le titre coiffe le projet global, *Le cœur de Mattingly*, et poursuivi ici par un roman, *L'ombre de la terre*. Nous savons que Racine a délaissé (ou achevé ?) son travail autour du dictionnaire *Robert* pour se consacrer à un projet assez brumeux autour du nom des villes gardiennes de morceaux de la Lune rapportés des missions Apollo. Or, si le projet précis de cerner ou d'approfondir l'effet de la présence lunaire sur terre n'est pas sans intérêt — car, comme le dit Racine : « Depuis que les hommes de la Nasa ont rapporté ces pierres, la planète a des frissons de lune » (p. 17) —, je ne suis pas certain que son intégration même à son travail de fiction théâtrale ou romanesque soit très réussie. Je ne peux m'empêcher d'avoir la désagréable impression de lire chaque fois deux niveaux de narration, l'un consacré aux références directes aux sites lunaires, l'autre racontant les heurs et malheurs des protagonistes. Ainsi, dans *L'ombre de la terre*, retrouvons-nous Gabriella qui, dans la pièce de théâtre, aurait reçu le cœur d'un assassin du nom d'Edward Mattingly, ce qui se révélera faux à la fin, puisque ce dernier était en fait astronaute lors d'une mission Apollo et qu'il aurait marché sur la Lune. En fait, on se demande si Racine fait référence à Thomas Mattingly qui a participé à la mission Apollo 16, mais qui, lui, n'a pas marché sur la Lune puisqu'il est resté en orbite autour d'elle.

S'agit-il d'un jeu de cache-cache avec la vérité ? Si oui, j'en comprends mal l'intérêt quand l'importance accordée à ce personnage et à son cœur est justement d'avoir foulé le sol lunaire et d'en avoir rapporté des échantillons. Quoi qu'il en soit, le roman suit les émois d'un grand-père nommé Giotto, pilote qui a distribué de par les continents les échantillons lunaires dans les villes

auxquelles ils étaient destinés. Il a un petit-fils, il aime les femmes, a la nostalgie absolue des astres et est principalement poète. Il fréquente les « petites Modigliani » (Bettina et Fioretta), s'occupe de son petit-fils Matéo. À Orvietta, on vit tranquillement en regardant une installation vidéo, nommée après concours *Paupières City*, qui montre en direct les diverses villes où l'on retrouve une pierre lunaire. En fait, il ne sert à rien d'essayer forcément de résumer ce roman, puisque son envoûtement, car il s'agit bien de cela, tient avant tout au style même



ROBERT RACINE

de Racine. On est porté par une grande magie du langage qui fouit jusqu'à l'étonnement le cœur des mots. En effet, comment résister à cette arrivée dans l'histoire du personnage de Nolie : « Elle se tenait debout dans le pré des Torini. À l'aide d'un filet, elle attrapait puis portait à sa bouche des farfadets, comme si elle aspirait des gouttes de silence brillant » (p. 23) ? Cette même Nolie qui fait de si beaux rêves :

Nolie dans son pré suivait l'apparition des farfadets. Elle médita sur sa vision. Une plume de paon se déposa sur la colonne vertébrale d'un zèbre. Matéo riait derrière les barreaux noirs de l'animal. Nolie broutait de l'herbe chaude, s'abreuvait à une mare de boue salée. Elle se libérait, devenait la spécialiste des lucioles, celle par qui le feu devient bleu. Elle voyageait à la vitesse de la soif. Les animaux du bestiaire terrestre éclataient au fond de ses yeux. Ses narines respiraient le foin, la taïga, les steppes. Les champs de sauge. Elle venait de recevoir un appel l'invitant à la vie contemplative. (p. 72)

Que dire devant cette remarque pleine d'étonnement : « C'était beau, la pluie, dit Bettina. On aurait dit de l'acier mou dans des veines d'enfant » (p. 63) ? Bref, non seulement ce roman est-il parfois magnifiquement écrit, mais il réserve à qui aime suivre les aventures d'un microcosme de personnages insolites une grande traversée des apparences.

SE JOUER À MORT

L'emportement de Soucy, de son langage en fait, m'a convaincu encore une fois de l'immense talent du bougre d'écrivain qu'il est. Il se permet tout, avec une outrecuidance qui confine à la prétention, mais ça marche par je ne sais quelle magie des mots et des distorsions, par la magie d'une prose qui est si adéquate au propos qu'elle tient sous sa fougue qu'on est nous-même un peu étourdi, mais ravi par elle, parce que en présence d'un grand moment d'écriture. Ce *Music-Hall !* donne à penser le monde du côté de sa fragilité, de la difficulté qu'ont certains êtres à le nommer comme à se nommer eux-mêmes en lui, tellement il se décompose, tellement il est la victime constante d'agressions. Ce roman met en scène une sorte de monstre, formé de six corps morts rafistolés, Xavier X Mortanse (ce lieu X de la « mort »), pauvre hère délabré et malingre qui est en proie à la plus vive curiosité face à son identité, mais aussi face à la misère humaine qu'il voit se déployer autour de lui et dont il subit lui-même les aléas. On est soit dans un New York de science-fiction, soit proche d'une Angleterre à la Dickens où le réel est glauque et boueux, où les gens vivent de la misère des autres. Apparue comme par miracle sur les quais de New York, Xavier pénètre dans la ville où il devient apprenti démolisseur, lui-même



victime des pires sévices. Il va rencontrer Peggy Sue Ohara, elle-même aimée par le contremaître de Xavier, soit Lazare. Ces êtres un peu fantoches, à peine crédibles, vont pourtant nous entraîner jusqu'à leur mort dans les dédales pathétiques d'une grand-guignolesque série improbable de coups de théâtre. Mais voilà, il y a la langue de Soucy pour tenir tout cela ensemble, parce que la langue justement est semblable aux histoires, à la fois somptueuse et déglinguée, très « écrite » et orale, changeant sans cesse de niveau. Peut-être faudrait-il reprocher à Soucy d'en faire justement un peu trop, de donner souvent dans le « parigotisme » le plus incertain, par exemple lorsqu'il nous impose des mélanges assez peu digestes comme ceux-ci : « Il y avait un délicatessen en face du cinoche, ils y furent » (p. 86) ; ou : « Enfin ce fut vendredi soir, après une journée de rude turbin [...] » (p. 82) ; ou montrant des ouvriers : « [...] attendant les tâches de l'après-midi. » (p. 70) Et c'est ainsi à peu près à chaque page. Que les allergiques s'abstiennent ! Retenons de plus cette insondable misogynie qui couve : « Le séjour de Peggy aux toilettes avait été salutaire, comme il l'est d'ordinaire aux femmes » (p. 137) ; « Elle ne s'était pas trompée. Sous ses airs de péquenot à peine



GAÉTAN SOUCY



débarqué en ville, ce garçon cachait un Grand Rêve, ce qui a sur les jeunes femmes un effet analogue à celui des bouquets de fleurs. » (p. 88)

On me rétorquera que l'humour « Music-Hall ! » permet tout, je dirai qu'il ne faut pas non plus devenir niais pour autant. Mais je répète, malgré ces irritants constants, le livre de Soucy reste un morceau de bravoure formidable pour qui aime entrer dans une langue complexe et dans un univers qui ne l'est pas moins. Cet univers des mots est d'ailleurs truffé de bonheurs poétiques, comme ici où l'auteur nous fait rêver à « l'odeur femelle des fleurs de lilas, les soirs de mai, quand elles ont chaud » (p. 96). Ce roman nous convie donc à pénétrer la décadence et la précarité d'une société qui pourrait bien ressembler par plusieurs aspects à la nôtre. Incarné dans un endroit où les poubelles se nomment « les appétissantes », ce roman nous propose de voyager dans le baroque absolu, au milieu de personnages dégantés mais qui, par l'entremise de l'innocent bric-à-brac qu'est Xavier, risque bien de nous apparaître, malgré tout, séduisant, parce que vivant, parce que stupéfiant.